

Argot militaire de la Suisse romande

Autor(en): **Granger, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde**

Band (Jahr): **6 (1916)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1004966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Korrespondenzblatt der Schweiz.
Gesellschaft für Volkskunde

Bulletin mensuel de la Société
suisse des Traditions populaires

6. Jahrgang — Heft 1/2 — 1916 — Numéro 1/2 — 6^e Année

Argot militaire de la Suisse romande. Par L. GRANGER. — La chanson militaire de la Suisse romande. Par L. GRANGER. — Les sobriquets. Par L. GRANGER. Das Blut des Unschuldigen. Von Hedwig Anneser. — Fragen und Antworten. — Fragen. — Besprechungen.

Argot militaire de la Suisse romande.*)

Par L. GRANGER, à Lausanne.

La guerre, et la mobilisation suisse qui s'en est suivie, a attiré l'attention particulière du public sur les choses militaires, et surtout sur les mœurs des soldats. Ceux-ci en effet, se comportent, on le sait, bien différemment au service que dans la vie civile, et si, à certains égards, la conduite des militaires semble moins digne, moins distinguée, au point de vue moral elle apparaît d'autre part plus franche, plus naturelle, plus féconde en résultats aussi. Une des principales modifications qui interviennent dans la vie du soldat est l'habitude de celui-ci de parler l'argot. L'argot est au service le langage courant, favori, celui qui seul exprime véritablement les états de l'âme, donne aux objets divers une nuance, une teinte, une valeur exceptionnelles. D'une façon générale, l'argot est considéré comme un mode de langage inférieur et grossier, employé tout au plus par les va-nu-pieds et les apaches. Il conviendrait cependant de faire une étude plus approfondie de cette manifestation linguistique et de voir si, sous les apparences, il n'y a pas des raisons psychologiques profondes, logiques, plausibles, légitimant l'emploi de cet idiome. Dans un article, paru dans

*) „Aus Leben und Sprache des Schweizlersoldaten“. 2^e éd., fort augmentée des „Volkskundliche Mitteilungen aus dem schweiz. Soldatenleben“. Bâle (Augustinergasse 8) 1916. Prix fr. 1.—.

la *Feuille d'Avis de Lausanne* (No. du 10 Juillet 1915), j'ai exposé dans ses grandes lignes cette idée, je vais essayer de la reprendre ici plus complètement.

Arrivé au service, le soldat prend une attitude toute nouvelle, il est «lui-même», avec toutes ses qualités, mais aussi avec tous ses défauts. La vie physique, naturelle reprenant tous ses droits, les conventions étant tout à coup bannies, la camaraderie étant érigée en dogme, il se montre tel qu'il est, mais avec une disposition cependant à dissimuler l'ennui profond qu'il éprouve à faire le service. Car à part quelques exceptions, ce dernier apparaît à tous comme une corvée pénible, qu'il faut bon gré mal gré accomplir. Pour donner le change, la plupart alors prennent les choses «à la blague». Tel qui aurait envie de pleurer, prend des airs de rodomont et lance des galéjades à rendre jaloux un Tarasconnais! Tout étant pris ainsi du bon côté, si l'on peut appeler bonne une attitude en elle-même assez factice et superficielle, on conçoit que l'emploi des mots ordinaires du vocabulaire ne saurait suffire à nos troupiers. Ceux-ci apportent avec eux toute la provision de mots d'argot qu'ils connaissent et emploient dans la vie civile, et ils y ajoutent ceux qui sont proprement d'origine militaire. Certains soldats, aussi, venus de France, anciens légionnaires pour la plupart, importent dans notre armée, quantité de mots d'argot qui ensuite passent dans l'usage familial. La vie des mots d'argot est très curieuse, leur formation également. Il y a des mots qui ont une vogue durable, d'autres beaucoup plus éphémère. Plusieurs vocables parfois expriment la même idée. Le mot «tête» par exemple peut se dire de 10 ou 12 manières, mais chaque terme employé a une nuance particulière. Au point de vue étymologique, il est difficile d'expliquer la provenance de tous ces mots, souvent même celle-ci est complètement ignorée. En France même, l'absurde formule: «Merci pour la langouste», dont la fortune fut d'ailleurs, d'assez courte durée eut-elle jamais son explication logique? Je ne le crois pas. Emile Faguet seul a, dans les *Annales*, tenté une explication qui n'avait d'autre valeur que celle d'une hypothèse.

Ainsi donc, suivant les circonstances, suivant aussi leur humeur et les idées qu'ils veulent exprimer, les soldats choisissent dans l'arsenal formidable du vocabulaire argotique le mot qui leur paraît être le plus adéquat à la situation. On

pourrait aussi faire des remarques sur certains procédés employés dans l'élaboration des mots d'argot, mais une étude systématique et approfondie de la question nécessiterait de longues recherches de sorte que nous nous bornerons plutôt ici à des constatations assez générales.

Nous ne pouvons songer à établir une liste complète des mots d'argot employés dans l'armée¹⁾, il faudrait en effet pour cela poursuivre une enquête dans chaque bataillon, car chacun d'eux a ses «spécialités». Ayant fait partie d'un bataillon d'élite genevois, puis de landwehr, j'ai recueilli un certain nombre d'expressions qui m'ont paru assez caractéristiques et dont l'énumération pourra prêter à quelques remarques. Certains mots, employés déjà dans la vie civile, ne trouvent, dans les camps, qu'un emploi plus étendu et plus fréquent; d'autres cependant ne doivent l'existence qu'au régime militaire lui-même, dont-ils dérivent.

Comme on le verra une nuance d'ironie, de mépris ou de moquerie caractérise la plupart des mots d'argot employés au service. Quelques-uns cependant tel «le cafard» (l'ennui), quoique d'intention humoristique, expriment quelque chose d'infiniment triste et sérieux. Combien de soldats, en proie au «cafard» n'ont-ils pas brisé avec la vie, oubliant les sages conseils de Rousseau qui disait qu'avant de se suicider, tout homme devrait se demander s'il ne pourrait pas accomplir encore une bonne action!

. La psychologie du soldat est très curieuse, il y a des livres²⁾ qui ont essayé, en ces derniers temps, de l'exprimer, mais c'est un symptôme très curieux de voir celui-ci «blaguer» tout ce qui l'entoure, pour se cacher à lui-même l'indicible mélancolie qui l'étreint et dont il ne veut à aucun prix être la victime. Le fait est qu'il trouve dans cette «blague» un précieux stimulant qui lui permet de trouver moins pénibles les fatigues de la marche, ou moins fastidieux l'accomplissement du service.

Voyons maintenant quelques-uns des mots employés. Nous avons déjà indiqué «le cafard» qui veut dire l'ennui. L'emploi de ce mot si caractéristique, tend à disparaître, car la chose elle-même a fortement diminué depuis le début de la mobilisation; on s'habitue à tout, même à ce qui apparaît comme le plus pénible.

¹⁾ Il est uniquement question ici de la Suisse romande. — ²⁾ R. DE TRAZ, *L'homme dans le rang*; CH. Gos, *Sous le Drapeau*, etc.

Un des mots qui comportent le plus grand nombre de synonymes est celui de «tête». On dira communément: «poire, citron, citrouille, ciboulot, boule, tronche, capsule, crèmeau, cafetière, caillou, caboche», mais les termes les plus en honneur à l'heure actuelle sont: «bouillotte», «bougie» ou «noix». Voilà les épithètes caractéristiques, celles qui comptent, dont le pouvoir évocateur et humoristique est encore intact. Quand on voudra se moquer d'un camarade on lui dira: «Vieille bouillotte, sale bougie», ou encore: «Vieille noix»! Aucune expression ne semble être plus forte que cette dernière, sans doute à cause de sa nouveauté. Impossible aussi d'en trouver une dont l'effet soit plus drôle.

Pour désigner le sac militaire on a relativement peu de termes, ceux-ci sont d'ailleurs assez peu employés. Ce sont: une «maison», une «villa», un «as de carreau», une «armoire», un «modzon». Ce dernier qualificatif est du patois (Valais). La villa, la maison, l'armoire donnent une idée de la lourdeur du sac, l'as de carreau en définit curieusement la forme.

Voyons maintenant quelques mots désignant des effets d'équipement ou d'armement, la nourriture, etc. Les souliers s'appellent des «grollons», des «godillots», des «grolles», des «ramequins», des «croquenots», mais le terme le plus récent et le plus spécifiquement militaire est «godasses». Tout fantassin qui se respecte dira qu'il met ou qu'il cherche ses «godasses». Une «arbalète», un «flingot», une «seringue» sont autant de mots par lesquels on désigne le fusil.

Le képi n'ayant point de qualificatif, on a imaginé une périphrase: «chapeau de guerre», ou une déformation: «le kapi». L'expression chapeau de guerre ne manque pas d'un certain pittoresque.

Le «coupe-choux», mot peu employé, veut dire la baïonnette (yatagan), d'où «entrer dans le chou», transpercer quelqu'un d'un coup de baïonnette!

Certains objets sont restés à l'abri des invectives militaires, ainsi «couteau» qui, assez rarement, est appelé «goinsif» ou «gouinze», comme dans le civil.

Le «brichton», le «brignol», plus rarement le «brutal» signifient le pain. Ces termes (à part le dernier, un peu fort de cynisme,) sont très employés.

Autres termes concernant l'alimentation: «jaffe» pour soupe, «bidoche» pour viande («le singe» est la viande de

conserves), «becqueter» pour manger, terme le plus récent (autres expressions: «bouffer, boulotter, briffer»), la «becquetance» est le repas militaire, le «rata».

Le «cani», c'est le café, mais ce mot, qui a fait florès durant ces dix dernières années, a été supplanté par celui de «tapis». Pour boire un verre, on se rend au «tapis», sans doute aussi pour y jouer aux cartes. Plus rarement on dit: «le bouchon». Plusieurs expressions ont été inventées pour dire: se sauver, s'enfuir, s'esquiver, il faut croire que cette opération revêt parfois, au service, une extrême importance, surtout lorsqu'on est pris en quelque faute. Ce sont: «décaniller» (formé sans doute du mot «cani», ce qui veut dire quitter le café, et par extension «déguerpir»), «démerder» terme un peu crû, mais qui a pour lui l'avantage de l'énergie, enfin «mettre les tubes», ou «mettre les voiles», très en faveur en ce moment; «déhotter», terme très pittoresque, veut dire: débarrasser le pavé¹⁾ quand on gêne quelqu'un, ou se sauver (partir *sans* prendre sa hotte). Cette expression d'ailleurs, n'est employée que par de rares initiés.

Faiblir au cours d'une marche, lâcher la troupe, cela s'appelle «caner»; celui qui «canne» s'expose au mépris de ses camarades. On dit aussi qu'il «flanque», qu'il «tire au flanc» (ou: «au renard»), s'il y a mauvaise volonté évidente et s'il fait preuve d'une indubitable infériorité. Un bon soldat ne «canne» jamais, mais souvent il souffre affreusement au cours des marches, il se sent las, épuisé, on dit alors qu'il «la pile». «La piler» c'est être absolument exténué, harassé de fatigue, mais faire tout de même des efforts désespérés pour suivre.

Voici maintenant une liste de mots d'argot caractéristiques, et présentant, à des degrés divers, une certaine dose de malice ou d'ironie souriante. Ce sont: «rouspéter» (grogner, maugréer) «une rôdeuse, une Louise» (un vent), «loufer» (commettre une incongruité), «la ronflante» (la musique), un «grollu», un «morticole» (un officier supérieur); «louftingue» (imbécile, stupide), «avoir les bleus», ou «les moineaux» (être timbré); «la pouilleuse» (la barbe), «mettre en canelle» (déranger); «un litron», un «kilo» (un litre de vin); un «glops» (un pou), une «gnotte» (un abri), «roupiller» (dormir), «une combine» (un truc, un stratagème),

¹⁾ partir *avec* sa hotte.

«une maillée» (état de forte ébriété), une «toquante» (une montre), «z'yeuter» (regarder), «couper dans le pont» (croire naïvement, gober), «tailler une bavette» (causer), un «patelin» (un village, un bourg, une ville), «faire du foin» ou «faire du rame-dame» (se fâcher dru), se faire «glotter» (se faire prendre, se faire pincer), «prendre quelque chose pour son rhume» (être sévèrement puni), «s'appuyer quelque chose» (assumer une tâche très lourde), le «pèze» (l'argent), le «capiston» le capitaine, le «cabot» (le caporal), «se mettre une ceinture» (se priver de repas), «la lance», ou «la flotte» (la pluie, l'eau potable), la «piaule» (la chambre), «la bourgeoise» (l'épouse) «dévisser» (déguerpir), un «pic» (un cheval) un «tuyau» (une nouvelle), etc.

Cette énumération, bien qu'importante, est loin d'être complète. Elle ne donne qu'une faible idée de la multitude de mots d'argot en usage au service, et dans lesquels on se noie littéralement comme dans un bain qui tout forcé qu'il est, n'a après tout, rien de désagréable.

Certains de ces mots revêtent une signification d'une puissance parfois extraordinaire. Ainsi pour «crosser» qui veut dire rager, crisper. Dire à un camarade qu'il «crosse» c'est le mettre infailliblement hors des gonds.

Un procédé assez fréquent pour forger des mots d'argot consiste à abréger les mots et à leur donner une terminaison en *o*. On a ainsi: le «fromlo» (le fromage), «le servio» (le service militaire), le «prolo» (le prolétaire), «Lozno» (Lausanne), «de travio» (de travers) etc. Par ce moyen, on arrive à enrichir facilement et sans grande imagination son vocabulaire argotique.

Un certain nombre de mots, en usage dans l'armée française, à l'heure actuelle, ont peu à peu franchi le seuil de notre frontière. C'est ainsi que l'on dit déjà dans certains bataillons, le «jus» pour le café (ou le chocolat) du matin, le «cuistaud» pour le cuisinier, le «docteur» pour le chemin de fer (qui reconduit la troupe dans ses foyers), «becqueter des clarinettes» (se passer de nourriture), etc. Il est à remarquer toutefois que les mots «poilu», «Boche» et «embusqué» si en faveur de l'autre côté du Jura, n'ont pas rencontré beaucoup de succès, en Suisse romande, du moins pas à notre connaissance. Les «Allemands» sont qualifiés par les troupes genevoises de «Schnocks», quant aux «embusqués» en Suisse, il n'en est pas question, et les «poilus», s'il y en a, n'ont pas

eu l'occasion de déployer toute leur bravoure. D'où la relégation dans l'ombre, pour l'instant, de ces trois vocables caractéristiques.

Ce n'est pas sans raison que l'argot a été inventé, qu'il est en honneur au service, où les soldats l'affectionnent. Il est une résultante du besoin d'expansion, de camaraderie, qui animent les hommes appelés à vivre un certain temps ensemble, dans des conditions particulièrement pénibles. Il est un lien d'amitié, permettant de dire des choses en y mettant une certaine dose de sentiment, même lorsque ce sentiment implique quelque moquerie. Le soldat est volontiers moqueur, roublard, ironique, mais il n'est pas méchant, et dans sa «blague» il mêle une bonhomie, une bonté qui font accepter son langage sans sourciller. C'est presque un honneur de s'entendre traiter de «vieille noix», et avec quel accent de mystérieuse frayeur un loustic ne raconte-t-il pas qu'apercevant soudain un officier en tournée, il a «mis les tubes», il a «décanillé» ou «déhotté», suivant les circonstances.

Une réelle part de philosophie, de résignation et de joyeux optimisme entre dans l'emploi de l'argot, au service militaire. Étudions donc avec intérêt et sympathie cet idiome spécial de nos troupiers. Elle nous les fera mieux connaître et mieux apprécier en nous dévoilant davantage leur caractère. Parler argot, ce n'est pas synonyme de parler mal, parler grossièrement, c'est parler une langue plus expressive, plus adéquate aux circonstances extérieures, plus conforme aux besoins et aux aspirations de ceux qui sont appelés momentanément à en faire usage. Parler argot, ce n'est pas manquer de cœur, mais mettre parfois tout son cœur dans ce que l'on dit, imprégner les mots d'une sympathie effective et vigoureuse où l'on reconnaît la vraie camaraderie, c'est faire venir parfois une larme sur le bord des paupières de celui auquel on adresse la parole. Le service militaire sans l'argot ne serait plus le service. Il lui manquerait quelque chose; une certaine poésie tout d'abord, et puis ce don d'oublier les fatigues et de tout accepter joyeusement parce qu'on prend les choses «à la blague», c'est à dire par le bon côté. Le rire, a dit Rabelais, est le propre de l'homme. Au service, plus encore que dans la vie civile, le rire reprend ses droits grâce en grande partie à l'argot, le rire qui repose des fatigues et

qui efface les soucis, le rire qui rend confiance et espoir au soldat éprouvé. Ne méprisons donc pas l'argot, l'argot militaire, étudions-le et sachons découvrir sous ses manifestations diverses, tout ce qu'il cache de profondément touchant, de profondément utile, de profondément humain. Nous ferons ainsi œuvre de bons citoyens et contribuerons au bien et au bonheur de la patrie.

La chanson militaire de la Suisse romande.

Par L. GRANGER, à Lausanne.

La chanson, au service militaire, joue un rôle énorme. C'est elle en effet qui contribue pour une large part à maintenir le niveau moral des soldats. Mais si, au point de vue de la chanson légère, grivoise, parfois passablement «rosse», le bagage des troupes est suffisamment respectable, sous le rapport artistique et patriotique, il y aurait certainement encore de grands progrès à accomplir. En ce qui concerne le bataillon dont je faisais partie, il possédait autrefois une chorale qui, avec le temps, s'est désorganisée, ce qui est un grand tort, et il était rare de voir les hommes rassemblés, le soir, dans un local spacieux, ou en plein air sous la beauté des étoiles, entonner des chants du pays. Quoi de plus beau pourtant, quoi de plus propre à maintenir et à intensifier la flamme du patriotisme!

Au cours des marches, le long des routes poudreuses, on entonne bien parfois le «Roulez tambours» d'Amiel, «La chanson du chamois» ou tout autre chant patriotique, mais le plus souvent ce sont des gaudrioles, des chansons rosses de café-concert, qui sortent de la bouche des soldats et viennent réveiller leur ardeur et de stimuler leur énergie! D'ailleurs nous n'y voyons aucun mal, lorsque, comme c'est malheureusement parfois le cas, le degré de grossièreté ou d'immoralité du texte n'est pas de nature à faire rougir un chimpanzé!

Que de fois, le long des interminables routes du canton de Berne, n'avons-nous pas entendu ces couplets ou refrains joyeux, parfois dépourvus de sens, comme

Bagatelle, sans chandelle

Amour, amour allez vous balader,

mais non de drôlerie, et sous l'heureuse influence desquels nous avons senti le sac devenir moins lourd et l'étape moins longue.